

Le compagnon de Noël

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **13 (1945)**

Heft 12

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-569803>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Le Compagnon de Noël

Le 24 décembre 1944.

Etabli depuis de longues années à l'étranger, la guerre m'a obligé, d'un jour à l'autre, à rentrer au pays.

Ce matin même, après un long voyage fait en plusieurs étapes, me voici enfin arrivé à la dernière, Lausanne. J'ai l'intention de rester dans la ville de mon enfance jusqu'à ce que la situation mondiale rende possible le retour à l'étranger.

Descendu dans un confortable petit hôtel aux abords de la gare, je m'installe, me change et fais un peu de toilette avant d'aller reconnaître mon vieux Lausanne.

La banale place de la gare n'offre, ainsi que je l'avais remarqué en venant du train, aucun changement notable. Le Petit Chêne que je gravis lentement est resté pareil, bourdonnant du monde qui le monte et le descend sans trêve. Aujourd'hui les passants ont l'air particulièrement pressés par ce temps humide et froid de décembre, de plus... c'est la veille de Noël.

Maintenant la place St. François m'apparaît avec, se dressant comme un îlot de paix au milieu des rumeurs de la ville, sa vieille église aux pierres patinées par les ans. Comme chaque année, ses arcades servent d'abri aux vendeurs de sapins de Noël, qui à cette heure-ci font leurs affaires, il est passé midi.

Des bureaux, des banques, les employés se précipitent. Presque tous ont une expression souriante et détendue à la pensée de la fête proche, leurs bras sont chargés de paquets qu'ils déposeront autour de l'arbre. Malgré la guerre, malgré les soucis quotidiens Noël s'annonce.

Les trolleybus, les tramways se suivent en une file interminable. Habitué à la circulation de la grande ville, ces bruits familiers m'étourdissent quelque peu.

Mais je n'ai pas besoin de me hâter... c'est vrai, moi je n'ai aucun projet, personne qui m'attende. Cette constatation, ce retour à la réalité pour un moment oubliée terni brusquement la joie de retrouver „ma ville“ et fait place à un sentiment de solitude et de vide. D'aspect „ma ville“ n'a pas changé, toutefois c'est presque en étranger que j'en foule le pavé à présent.

Mes parents sont morts. Mes amis... se souviennent-ils seulement de moi. J'avais 17 ans lorsque j'ai quitté le pays, il y a bientôt 15 années depuis.

Au cours de cette terrible guerre j'ai vu tant de souffrances et ai moi-même perdu durant un bombardement, enterré vivant sous les décombres fumantes d'une maison, l'être qui m'était le plus cher au monde. Après tout cela, trouverai-je auprès des camarades de mon enfance cette compréhension et ce réconfort dont j'ai tant besoin pour oublier. Non je ne crois pas, alors inutile d'avoir une déception de plus.

A quoi bon penser. C'est la veille d'un Noël qui ne m'apportera rien, le premier sans Lucien... mais ce n'est pas une raison pour me laisser

aller, quoique seul, eh bien, je veux jouir autant que possible, comme tout le monde de Noël.

Pour mettre à exécution mes bonnes résolutions, j'entre au Central, restaurant réputé où en effet l'on mange très bien.

En dégustant mon café et fumant une cigarette, je consulte la Feuille d'Avis. Pour l'après-midi je décide de voir la „Moisson du Hasard“ au cinéma. Le soir j'irai à la cathédrale entendre un concert d'orgue. —

Au cinéma devant le guichet des billets, la silhouette élégante d'un jeune homme me précède. Vu de dos, sa ressemblance avec Lucien est telle que tout mon sang se fige dans les veines. En quittant le guichet il se tourne légèrement de mon côté et c'est avec un grand soulagement que je constate que son visage, très attirant du reste, ne ressemble pas du tout à celui de mon ami... en même temps, le regard lumineux, étrangement émouvant qui l'espace d'un instant s'accroche au mien, me frappe.

Lorsqu'à mon tour je pénètre dans la salle, c'est en vain que j'essaye de distinguer parmi les nombreux spectateurs le jeune inconnu de tout à l'heure.

Inutile de s'arrêter à un incident auquel je ne veux attacher aucune importance. Toutefois à plusieurs reprises durant le film captivant pourtant, je me surprends à vouloir reconstituer la vision d'un jeune homme de mon âge, grand, la taille bien prise et dont le regard avait quelque chose de fascinant.

A la sortie du cinéma il fait déjà nuit. La neige tombe drue, un brouillard opaque vous empêche de voir à dix pas devant vous.

Je rentre à l'hôtel, dans l'intention d'y souper et de m'y reposer jusqu'à l'heure de me rendre au concert. Je m'étends sur mon lit pour dormir, rien à faire. Je tente de fumer, de lire afin de secouer le cafard indéfinissable qui m'a pris dès la sortie du cinéma. Au bout d'une heure je n'y tiens plus. Ma chambre d'hôtel confortable et chaude, mais si impersonnelle, si vide, me fait horreur. Un coup de peigne, mon manteau et je suis dehors.

Le brouillard a cédé, il neige à petits flocons qui recouvrent le sol d'un tapis moelleux et rendent la marche silencieuse. A pleins poumons j'aspire l'air frais. Malgré l'animation qui règne dans les rues un calme merveilleux émane de l'atmosphère. C'est la veille de Noël... une sorte d'apaisement se fait en moi, je sens moins la lassitude et la solitude.

Près de l'Union de Banques Suisses sur St. François, une petite vieille aussi ratatinée qu'une pomme d'hiver me tend un bouquet de roses de Noël, son dernier. En échange de la pièce brillante que je glisse dans sa main, elle me cède ses fleurs avec un „heureux et joyeux Noël“ dit d'une petite voix cassée. Je n'y crois pas beaucoup à son souhait, mais il me fait du bien quand même.

Je flâne dans la rue de Bourg, ensuite dans la vieille ville. Transi de froid je vais me réchauffer et manger un morceau dans un petit restaurant de la rue Centrale avant de monter à la Cathédrale.

J'arrive juste au moment où le concert va commencer. Le placeur réussit à me dénicher une chaise dans l'un des bas-côtés, je m'y faufile sans regarder ni à droite ni à gauche.

L'orgue s'élève et vous emporte loin de tout. Son chant tel celui d'une âme, de doux devient puissant, puis tourmenté et plaintif pour finir comme dans un sanglot.

„Pardon monsieur“, cet appel qui s'adresse à n'en pas douter à moi, me

réveille en sursaut de la rêverie où je suis plongé. En même temps mon voisin me tend la sébile pour la quête... est-ce fiction ou réalité, mais dans ce geste ses doigts ne se sont-ils pas attardés une seconde sur les miens. Tournant la tête, je réprime avec peine un mouvement de surprise en rencontrant un regard lumineux, étrangement émouvant, que je reconnais immédiatement pour appartenir au jeune homme que j'avais remarqué au cinéma.

La voix de l'orgue reprend. Grave et tendre elle met en moi le calme et l'espoir... oui l'espoir d'un beau Noël. A côté de moi, j'en suis certain, un être m'a compris, un être a besoin d'oubli, de tendresse.

En un Alleluia de triomphe l'orgue se tait. La foule sort lentement. Un remous me sépare de lui et c'est un des derniers que je franchis le seuil de la cathédrale.

Il a cessé de neiger, le froid est devenu plus vif. La nuit est claire, le ciel respandit de mille feux, sous les pas la neige crisse... un vrai décor de Noël. Comme je m'y attendais un peu, une silhouette à la vue de laquelle s'accélérent les battements de mon coeur, est appuyée au mur de la terrasse maintenant complètement déserte.

Doucement je viens m'accouder à ses côtés.

Au loin, le lac a des reflets d'argent. Sur l'une de ses rives, la Savoie meurtrie par la guerre repose dans l'ombre. Au-dessous de nous, des toits blancs à perte de vue, des maisons aux fenêtres illuminées. A travers l'une d'elles, on voit très bien un arbre de Noël allumé, des ombres qui passent et repassent. Etouffés des rires d'enfants nous parviennent... un peu plus tard ces mêmes voix enfantines qui entonnent „voici Noël, oh douce nuit“... paix aux hommes de bonne volonté.

Je me tourne vers mon compagnon, nos regards se trouvent, se comprennent. Nos deux mains se cherchent et ne se lâchent plus.

Nous ne disons pas grand'chose, juste ce qu'il faut. Il s'appelle Jean-Pierre, moi Jean, cela va ensemble. — Lui aussi est seul, son ami est mort à Leysin il y a un an.

Il fait très froid maintenant.

„Venez“ me dit Jean-Pierre, „chez moi il y a du feu, un sapin paré qui attend d'être allumé, voulez-vous être mon compagnon de Noël?“

„Oui, de grand coeur. A vous donner, je n'ai rien que cela“, et j'enlève de ma boutonnière les roses de Noël pour les fixer à la sienne. Le prenant dans mes bras j'ajoute tout bas: „la petite vieille qui m'a vendu ces fleurs m'a souhaité un heureux et joyeux Noël. Pour vous Jean-Pierre, je répète ces vœux, en ce qui me concerne il est exaucé, puisque je vous ai rencontré cher compagnon de Noël qui..“ Je n'achève pas, ce n'est pas le moment.

Sa réponse est un long baiser, le premier. —

Jean-Pierre habite un petit appartement orné sobrement mais avec goût. Dans le studio à la tapisserie unie, claire, les meubles sont confortables. Je me sens tout de suite à l'aise. Une ambiance chaude et intime règne dans la pièce. Peu de bibelots, quelques photos de famille. Sur le rebord de la cheminée, dans un cadre très simple, une photographie plus grande que les autres représentant la tête d'un homme jeune, sympathique, aux traits fins et souffrants. Jean-Pierre qui a suivi la direction de mon regard explique: „mon ami“.

Devant la fenêtre un sapin de Noël. En face de la cheminée, sur une petite table un réveillon fort bien apprêté attend. A mon étonnement, deux couverts sont mis. Jean-Pierre prévenant ma question dit en souriant: „depuis que j'ai entrevu quelqu'un au guichet du cinéma cette après-midi, j'étais pour ainsi dire certain que ce soir tu serais mon compagnon de Noël. N'ai-je pas eu raison d'avoir confiance et surtout de prévoir pour deux?“

Vivement nous mettons la main aux derniers préparatifs. Pendant que j'allume les bougies du sapin, Jean-Pierre donne ses soins au réveillon.

Il est fort bon, gaîment nous nous attablons. Au cours du repas nous plaisantons... échangeons des souvenirs.

Plus tard, assis tous deux sur le divan nous regardons s'éteindre une à une les bougies.

Avec les braises rouges de l'âtre, il n'y a maintenant plus qu'une seule petite lumière vacillante sur l'arbre.

Soudain une sorte d'angoisse me saisit. Avec cette dernière flamme, le beau rêve que nous vivons ne va-t-il pas prendre fin.

Ce bras enlaçant mes épaules, cette main dans la mienne, ce compagnon qui m'est devenu si cher que je ne peux supporter l'idée de le perdre... tout cela n'est-ce qu'un beau songe de Noël. Non ce n'est pas possible.

Je l'attire contre moi en murmurant son nom.

Jean-Pierre a-t-il compris ce qui se passe en moi, peut-être. Il resserre l'étreinte qui nous unit, ses lèvres sont tout près des miennes. D'une voix un peu rauque il demande: „Jean, mon compagnon de Noël, veux-tu être celui de ma vie?“

Charly.

La Complainte du Père Noël

*Laissez la barbe frissonnante,
Et le capuchon brun usé,
Laissez le vieux, désabusé,
Pleurnicher sa larme indigente...*

*Puisqu'à ma perte ils ont visé,
Puisqu'on me profane et déchante,
Puisqu'une main, sottie et méchante,
M'a bouclé l'âtre et m'a brisé,*

*Laissez le triste vieux sourire
Au non moins triste benjamin
En qui mon rêve aura, demain,*

*Sombré, fantaisiste navire:
Ce que le Poète a pu dire
N'est qu'un cheveu d'ange, en
ma main...*

Un abonné